

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

SOUFFRANCE

Lancelevée, Camille
Université de Strasbourg

Date de publication : 2026-03-24

DOI : <https://doi.org/10.47854/ypa7zn32>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

La souffrance est devenue, en quelques décennies, un objet central des sciences sociales (Wilkinson 2005 ; Coutant et Wang 2018). Cette notion n'est pas absente des travaux socio-anthropologiques classiques, mais elle n'y constitue pas encore un objet explicite. On en trouve des traces dans les réflexions de Marcel Mauss (1969) sur l'expression collective des émotions ou encore dans les travaux de Maurice Halbwachs (2004) sur les cadres sociaux du deuil. Sans faire de la souffrance une catégorie centrale, ces travaux posent néanmoins un principe fondamental : l'expérience subjective est toujours médiatisée par des formes sociales. David Le Breton (1995) aide à préciser ce que ce caractère subjectif implique : si la douleur renvoie plutôt à une sensation, la souffrance en est la mise en sens, façonnée par l'histoire personnelle de l'individu et la société à laquelle il appartient. La souffrance est intime, certes, mais elle n'échappe pas au social. C'est précisément ce que montre Arlie Hochschild (1983) en se penchant sur le travail émotionnel dans les métiers de service : les émotions ne sont pas de simples états intérieurs mais des productions sociales soumises à des normes et à des injonctions. On peut donc définir la souffrance comme une expérience subjective de détresse dont les formes, les significations et les modes de prise en charge varient selon les contextes culturels, historiques et sociaux.

C'est à partir des années 1980 que la notion de souffrance rencontre un contexte historique favorable, avec la « montée des incertitudes » (Castel 2009) : dérégulation du travail, recul des protections collectives, produisent des formes de détresse que les catégories politiques classiques (conflits de classe, rapports de production, etc.) ne semblent plus savoir nommer. Le langage de la souffrance comble ce déficit ; il rend visible ce que les cadres analytiques hérités laissaient dans l'ombre. Ces transformations nourrissent des approches centrées sur les acteurs et les expériences vécues, ouvrant un espace inédit pour une sociologie et une anthropologie attentives à la subjectivité.

Quelques travaux fondateurs donnent à la souffrance une consistance empirique et théorique. La publication de *La misère du monde* sous la direction de Pierre Bourdieu (1993) constitue un moment décisif dans le contexte francophone. En

recueillant des témoignages de personnes confrontées à la précarité, au déclassement ou à l'exclusion et en les soumettant à une lecture sociologique qui refuse toute psychologisation, les auteurs de cette somme formulent un principe qui orientera de nombreux travaux ultérieurs : la souffrance n'est pas un symptôme individuel, c'est l'envers subjectif de la domination sociale. La notion de « misère de position », que Bourdieu forge à cette occasion, désigne des souffrances liées à la place occupée dans un espace social hiérarchisé. Dans le même élan, Abdelmalek Sayad (1999) offre avec *La double absence* une démonstration exemplaire de ce que peut une socio-anthropologie de la souffrance. L'émigré algérien en France est pris dans une double condition d'absence : absent de son pays d'origine où il est perçu comme ayant trahi ses obligations, absent de la société française où il n'existe que comme force de travail provisoire. Cette souffrance de n'avoir de place nulle part ne se comprend qu'à la lumière d'une histoire longue marquée par la colonisation, qui a produit l'émigration comme condition imposée plutôt que comme choix. Dans l'espace anglo-saxon, l'intérêt pour la mise en récit de la souffrance est particulièrement développé par l'anthropologie médicale. L'ouvrage collectif dirigé par Arthur Kleinman, Veena Das et Margaret Lock, *Social Suffering* (1997), constitue une étape incontournable. S'appuyant sur des terrains situés notamment en Asie du Sud, en Afrique et en Amérique latine, il entend montrer à quel point la souffrance est façonnée par des contextes historiques et des mécanismes politiques. La souffrance sociale y est traitée comme un fait total, irréductible à la plainte individuelle : elle engage simultanément des expériences individuelles et des récits collectifs, culturellement situés. Ces perspectives comparatistes ont été approfondies par des monographies ethnographiques qui montrent combien la souffrance prend des formes radicalement différentes selon les contextes. Vieda Skultans (2007), dans ses enquêtes en Lettonie post-soviétique, montre ainsi que les récits de détresse de femmes ayant vécu l'occupation soviétique sont indissociables d'une trame historique collective : elles rattachent spontanément leur mal aux bouleversements politiques qu'elles ont traversés, articulant souffrance intime et mémoire nationale dans un langage étranger au modèle thérapeutique occidental centré sur l'individu. Ces différents travaux partagent une conviction commune : explorer les expériences de la souffrance, c'est aussi, et toujours, identifier ce qui les produit. La singularité des trajectoires individuelles ne constitue pas un point d'arrivée, mais un point de départ vers l'analyse des structures sociales, historiques, politiques et culturelles qui les façonnent.

L'étymologie latine de la souffrance renvoie à une dimension de passivité et de résistance – *sufferre* signifie supporter, endurer quelque chose qui s'impose à soi de l'extérieur, et la souffrance a longtemps été appréhendée à travers des cadres religieux, notamment chrétiens, qui lui conféraient une valeur rédemptrice. Mais la souffrance peut aussi être le ressort d'une dynamique orientée vers la reconnaissance. C'est ce que développe Axel Honneth (2000) : pour lui, les luttes sociales ne s'expliquent pas seulement par des intérêts matériels, elles sont fondamentalement motivées par des expériences de mépris social. Cette grille de lecture permet de rendre compte de mobilisations qui ne s'inscrivent pas dans les cadres classiques de la lutte des classes, mais qui puisent dans des expériences vécues de violence, d'exclusion ou de stigmatisation. Cette reconnaissance de la souffrance, à laquelle participent les sciences sociales, avec une orientation morale parfois assumée, s'inscrit toutefois dans un mouvement de médicalisation et de psychologisation dans les sociétés occidentales. L'analyse critique de ces phénomènes est au cœur d'un ensemble de travaux qui se penchent sur la souffrance non plus pour en identifier les

causes et en reconnaître les victimes, mais pour interroger le langage même de la souffrance, ses effets de vérité et ses usages politiques. Niklas Rose (1989) apporte sur cette question un éclairage généalogique d'inspiration foucauldienne. Dans *Governing the Soul*, il montre comment les « savoirs psy » ont contribué tout au long du XX^e siècle à produire un sujet qui se comprend lui-même à travers le prisme de sa vie intérieure. Cette subjectivation n'est pas une simple représentation de la réalité psychologique des individus : c'est une forme de gouvernementalité, un ensemble de techniques par lesquelles les individus sont conduits à se gouverner selon des normes définies par des experts. La souffrance psychique devient ainsi le langage dans lequel des problèmes sociaux et politiques sont traduits en problèmes individuels. Les travaux d'Allan Young (1995) sur la genèse du syndrome de stress post-traumatique (PTSD pour *posttraumatic stress disorder*) illustrent parfaitement la manière dont s'entremêlent pouvoir et subjectivité. Loin d'être la simple découverte d'une souffrance psychologique préexistante, le PTSD est le résultat d'un processus historique et social complexe, impliquant la construction de normes médicales et psychiatriques et l'influence des politiques publiques de prise en charge des vétérans, notamment après la guerre du Viêt Nam. Didier Fassin et Richard Rechtman (2007) prolongent et élargissent cette généalogie en montrant comment la notion de « trauma » s'est imposée comme une catégorie centrale dans les sociétés contemporaines. La légitimité morale conférée au statut de victime traumatisée est cependant distribuée de façon inégale : elle bénéficie à ceux dont la souffrance est reconnue comme authentique et tend à exclure ceux dont la détresse reste invisible ou suspectée de simulation. Dans un contexte marqué par ce que Luc Boltanski (1993) appelle une « crise de la pitié », il s'agit de déterminer qui a droit à souffrir et à être reconnu comme souffrant. Au-delà d'une opération clinique, la reconnaissance de la souffrance est donc profondément politique.

La souffrance fonctionne ainsi en socio-anthropologie comme une catégorie-carrefour, à l'intersection du subjectif et du structurel, du clinique et du politique, de l'individuel et du collectif. Elle pose plusieurs questions épistémologiques aux sciences sociales : comment prendre au sérieux l'expérience vécue des individus sans se laisser enfermer dans le seul registre de l'intime ? Comment analyser la subjectivité sans perdre de vue les structures qui la façonnent, qu'il s'agisse des structures de domination qui produisent la souffrance, ou des dispositifs de savoir et de pouvoir qui la mettent en forme et en conditionnent la reconnaissance ? Ces questions n'ont pas de réponse définitive, et c'est peut-être pour cela qu'elles restent fécondes. La vitalité de la notion de souffrance comme objet de recherche tient précisément à cette résistance : elle refuse de se laisser stabiliser, et rappelle aux sciences sociales que le plus singulier est aussi, toujours, le plus social.

Références

- Boltanski, L., 1993, *La souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié.
- Bourdieu, P. (dir.), 1993, *La misère du monde*, Paris, Le Seuil.
- Castel, R., 2009, *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, Paris, Le Seuil.

- Coutant, I. et S. Wang (dir.), 2018, *Santé mentale et souffrance psychique. Un objet pour les sciences sociales*, Paris, CNRS éditions.
- Fassin, D. et R. Rechtman, 2007, *L'empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion.
- Halbwachs, M., 2004 [1925], *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.
- Hochschild, A. R., 1983), *The Managed Heart: Commercialization of Human Feeling*, Berkeley, University of California Press.
- Honneth, A., 2000 [1992], *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Les Éditions du Cerf.
- Kleinman, A., V. Das et M. Lock (dir.), 1997, *Social Suffering*, Berkeley, University of California Press.
- Le Breton, D., 1995, *Anthropologie de la douleur*, Paris, Métailié.
- Mauss, M., 1969 [1921], « L'expression obligatoire des sentiments » in *Essais de sociologie*, Paris, Minuit : 81-88.
- Rose, N., 1989, *Governing the Soul: the Shaping of the Private Self*, Londres, Routledge.
- Sayad, A., 1999, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil.
- Skultans, V., 2007, *Empathy and Healing: Essays in Medical and Narrative Anthropology*, Oxford, Berghahn Books.
- Wilkinson, I., 2005, *Suffering: a Sociological Introduction*, Cambridge, Polity Press.
- Young, A., 1995, *The Harmony of Illusions: Inventing Post-Traumatic Stress Disorder*, Princeton, Princeton University Press.